

La gauche en perdition

Un véritable «tsunami social» s'est abattu sur la planète depuis que le néolibéralisme règne sans partage sur nos têtes.

En dehors de la jeune contestation électronique des réseaux sociaux, d'Anonymous aux Indignés, il ne reste de la gauche que quelques noyaux électoralement significatifs en Grèce, où Syriza est arrivé second aux élections du 17 juin dernier et en Allemagne, où Die Linke se maintient encore comme force politique de premier plan. Partout ailleurs, une social-démocratie, trop frileuse et compromise pour inquiéter le système, exerce sans partage le monopole de la représentation du progrès et du changement.

Y a-t-il encore une gauche et y a-t-il encore, à plus ou moins long terme, une autre alternative au libéralisme ?

«Comment peut-on être de gauche ?», s'interrogeait récemment le philosophe français, fondateur de l'Université populaire de Caen, Michel Onfray^(*) en relisant les «1 000 pages des Gauches françaises», de Jacques Julliard^(**).

Les gauches sont l'aboutissement d'oppositions qui ont architecturé la pensée politique, notamment française, et que Jacques Julliard résume admirablement par cette longue litanie : «Le goût de la liberté, parfois au détriment de l'égalité, et la passion de l'égalité avec, souvent, le mépris de la liberté ; la prise en compte du réel dans la pensée et la décision, le souci de l'éthique de responsabilité (avec le risque du pragmatisme cynique) et l'idéologie, la religion du concept, le refus du réel auquel on préfère le concept, la dévotion à l'éthique de

conviction (avec le danger de la guillotine vertueuse) ; la liberté libre de conscience et de religion qui laisse intactes les religions pour les confiner à la sphère privée et la liberté civique de l'interdiction laïque qui, parfois, vandalise les objets et les lieux de culte ; la proximité avec les hommes qui met les idées à leur service et l'amitié pour le genre humain doublée du mépris des hommes en particulier ; l'athéisme social qui légitime la non-violence et la religion de l'histoire avec son inévitable célébration de la violence ; la confiance dans les mouvements de la société et la soumission au parti ; le socialisme libertaire et le socialisme césarien ; le couple morale et vertu et le doublet cynisme et succès ; l'éducation, la persuasion, la rhétorique, l'instruction comme méthodes et l'obligation, la contrainte, la soumission, etc.»

Sortant du vieux schéma bipolaire qui oppose la gauche libérale et la gauche anti-radical, Jacques Julliard distingue quatre gauches : la libérale, la jacobine, la collectiviste, la libertaire.

Quoique symbolique, la gauche libertaire survit d'utopie. Comme Proudhon, son inventeur, elle incarne la solitude du prolétaire à qui les intellectuels socialistes et communistes déniaient le droit de construire une théorie prolétarienne.

Plus tenace, la gauche jacobine, dont on trouve sans grande peine, nombre d'émules en Algérie, incarne «la centralisation, l'Etat fort, l'importance du parti, le primat de la vertu civique contre les libertés privées, le tropisme de la régénération morale, et la volonté d'une uniformisation par la législation, l'ad-

ministration, l'instruction publique».

Généalogiquement, elle s'appuie sur la Terreur, le coup d'Etat permanent en Algérie, associés à «la justification d'un pur et simple désir de supprimer ses ennemis».

La gauche collectiviste née dans le prolongement de la révolution bolchevique de 1917, «fascinée par le césarisme soviétique, ne veut pas réformer la société, mais en changer».

Il ne reste d'apparent aujourd'hui que la gauche libérale, qu'on pourrait associer chez nous aux réformateurs des années 1990. Elle est attachée à l'économie de marché, la distinction de la société civile et de l'Etat et la séparation des pouvoirs. Elle partage avec la droite libérale les valeurs du laisser-faire économique et politique, de la séparation des sphères privée et publique, de défiance à l'égard de la souveraineté. Elle associe le parlementarisme à une garantie de la liberté et de l'équilibre des pouvoirs. Elle entre en opposition avec la droite libérale sur la question de l'égalité.

«Ces libéraux-là sont des rationalistes et des individualistes qui se défient des sentiments et des passions, toujours mauvaises conseillères», résume Onfray.

Faute de mieux, force est, pour l'instant, de s'en remettre aux 160 partis et organisations se réclamant du socialisme démocratique, et représentant près de 140 pays pour scruter l'horizon. Le XXIV^e Congrès de l'Internationale Socialiste (IS) qui s'est tenu à Cape Town, en Afrique du Sud, à l'invitation de l'African National Congress (ANC), du 29 août au 1^{er} septembre, a laissé

éclater au grand jour la crise d'identité que traverse cette instance mondiale des partis sociaux-démocrates, socialistes et travaillistes dont la configuration organique actuelle remonte au Congrès de Francfort de 1951.

Ces partis, dont une cinquantaine gouvernent en divers endroits du monde, ont en commun — inscrit dans une charte éthique — des revendications humanitaires et humanistes, comme le respect des règles démocratiques et des droits humains, la laïcité, l'opposition à la peine de mort, le droit à l'avortement, etc. Mais leur pratique n'a pas toujours été à la hauteur de leurs principes.

Selon Julliard, le processus social-démocrate en France a fini par aboutir à... François Hollande — «dont le grand souffle libéral est indéfinissable, mais sans grand vent libertaire, ni même sans brise». Une formule qui convient parfaitement à l'ensemble de la social-démocratie actuelle, dite «de troisième génération».

La «crise d'identité» qu'ils traversent de nos jours vient de ce que le printemps arabe a levé le voile sur nombre d'incohérences de l'organisation à laquelle étaient affiliés le RCD de Ben Ali, le PND de Hosni Moubarak et le FPI de Laurent Gbagbo, que les caméras du monde occidental ont rendu coupables de toutes les exactions après les avoir portés aux nues pendant des décennies.

Depuis, l'IS s'est efforcée de se rattraper tant bien que mal, en accordant le statut de membre de plein droit au Forum démocratique pour le travail et les libertés (Ettakatol) tunisien, et celui de membre consultatif aux



Par Ammar Belhimer
ambelhimer@hotmail.com

sociaux-démocrates égyptiens. Aujourd'hui que «le prolétariat semble avoir disparu, qui, désormais, pourrait être le moteur de l'histoire ?», s'interroge Jacques Julliard.

«La gauche est née de la rencontre de deux grandes idées, l'idée de progrès, l'idée de justice (...) Sans le progrès, elle n'est plus qu'une entreprise de bienfaisance, incapable de s'attaquer aux causes de l'injustice. Sans la justice, elle se réduit à un lobby technocratique, qui fait une confiance aveugle à l'évolution naturelle de la société moderne», conclut-il.

A contrario, nostalgie et paresse peuvent achever ce qui reste comme souffle d'espoir.

A. B.

(*) Article paru dans *Marianne* n°805, du 22 au 28 septembre 2012.

(**) *Les Gauches françaises. 1762-2012 : histoire, politique et imaginaire*, de Jacques Julliard, Flammarion, 944 p. Bonnes feuilles parues dans *Marianne*, mercredi 26 septembre 2012.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Le bulletin baladeur, les empreintes et le plus court chemin vers Damas !

C'est officiel ! Le crédit à la consommation va être relancé. Il concernera exclusivement la production nationale. Chic alors ! On va pouvoir acheter du...

... pétrole à crédit !

Stupéfait ! Je suis resté stupéfait ! Jusque-là, j'avais lu, comme vous, que des bulletins de vote pour le scrutin de ce jeudi circulaient librement en ville. Je m'étais dit «racontars» ou «fantasmes» de personnes cherchant des poux dans l'urne. Et là, je suis bien forcé de l'admettre, les bulletins circulent. J'en ai vu hier soir. Oh ! Pas dans un chemin déserté, au milieu de nulle part, avec la roue de ma voiture qui écrase une vieille plaque de signalisation rouillée, comme dans les *Envahisseurs* avec David Vincent. Non ! En ville, au centre-ville. Le bulletin en question, je l'ai croisé à hauteur d'une grande place algéroise connue pour la statue de l'un de ses chevaliers guerriers qui font sa gloire. Le bulletin prenait des photos justement de la statue. Comme n'importe quel touriste japonais qui pullulent en cette période de l'année chez nous. Il m'a regardé, m'a souri, puis m'a demandé si j'acceptais de le prendre en cliché, là, en contrebas de la statue du cavalier à la lame au clair. J'ai dit oui !. Plus par peur que par réel acquiescement. Ce n'est tout de même pas tous les jours qu'on se fait accoster par un bulletin électoral se trimballant en ville, le Nikon en bandoulière ! Lui, imperturbable, a pris la pose, et m'a lancé : «Le déclencheur, c'est le bouton gris, au-dessus du boîtier.» En plus, il me prend pour une buse qui ne

sait pas repérer un déclencheur, me suis-je dit. J'allais pour lui rétorquer qu'à mon âge, ce n'était pas un vulgaire bulletin électoral qui allait m'apprendre à prendre une photo, lorsque je me suis ravisé. Pour qui allais-je passer, là, sur une place fréquentée si je commençais à m'engueuler avec un bulletin ? D'autant plus que la campagne officielle était terminée, et donc légalement, je ne devais entretenir aucune relation publique avec un bulletin, fût-il en safari photo. J'ai donc fait profil bas, en appuyant tout bêtement sur le bouton gris, comme indiqué par le bulletin. Et j'allais pour reprendre mon bonhomme de chemin, lorsque le bulletin en question me cria sur un ton joyeux : «N'oublie pas ! Jeudi, tu viens me plonger dans l'urne. J'insiste ! J'y tiens, même !» Mais il me provoque, le bougre ! Pourquoi irais-je plonger ce bulletin, et pas un autre dans la f... urne ? Je suis revenu sur mes pas, et je lui ai craché cette question à la figure, si j'ose dire : «Pourquoi toi, pourquoi ce bulletin et pas un autre ?» Et là, il m'a fait une réponse qui m'a laissé pantois. Littéralement scotché : «Parce que tes empreintes sont sur l'appareil, mon ami. Tu n'a plus le choix ! A jeudi coco.» Mon Dieu ! Mes empreintes ! J'ai regardé une dernière fois la statue du valeureux cavalier, j'allais presque lui demander le chemin le plus court vers Damas, puis, j'ai finalement renoncé. J'étais fait comme un rat. Par la faute d'un vulgaire bulletin. Je n'avais plus alors qu'une seule issue : fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar des bulletins baladeurs qui continue.

H. L.